

## POUSSIÈRE D'AFRIQUE

Pour A.L.

Afrique,  
quelque chose dans la bouche  
comme un gravier qu'on croque,  
comme un grain qui s'effrite, brûlé,  
quelque chose qui tient de l'affriolant,  
quelque chose qui tient de l'affreux,  
quelque chose qui promet des affrontements,  
qui promet des affolements.

Et qui tiendra toutes ses rauques promesses.  
Comme une graine,  
ce nom seul contient resserré tout son monde.  
On dit: Afrique,  
et voici à l'instant ouverte l'outre immense,  
qui contenait  
le soleil et la case,  
la pirogue et la fièvre,  
le lion et la lance,  
la savane et le masque,  
le mil et le banco,  
la palabre et le marigot,  
la danse et la faim,  
la présence des ancêtres et la lenteur des fleuves,  
et encore le baobab, et le boubou,  
et puis de la poussière, encore de la poussière,  
tant de poussière,  
trop de poussière pour un seul monde,  
assez pour en faire quatre ou cinq aussi vastes,  
assez pour en emplir tous les gouffres qu'elle ouvre.

Comme l'essentiel de son Histoire, comme tant de choses  
qui la concernent, l'étymologie du nom qui la désigne est des plus obscures.  
Certains voient à ses sources l'arabe "afer" et l'hébreu "afar", qui signifient poussière.  
Les premiers mots que j'y entendis, en y atterrissant, furent ceux du pilote qui nous donnait la  
météo locale de Ouagadougou:  
"Climat poussiéreux."  
Je ne sus pas sur le moment à quel point tout était dit.

L'Asie concentre,  
l'Afrique pulvérise.  
Et d'abord l'idée qu'on se faisait d'elle.  
Mais quelle drôle d'idée était-ce, vraiment,  
de s'en faire une idée!  
Ce n'est pas ici une terre à idées, une terre à notions.  
Qu'il ne vienne surtout pas ici, celui qui ne sait fouler que les dalles des temples  
et le parquet des beaux systèmes.  
Mais qu'il soit bienvenu, celui qui vient sacrifier  
sa clarté d'esprit sur l'autel des esprits sombres.

Plus d'un enfant, quand il dessine une maison dessine une case.  
On connaît l'Afrique depuis toujours.

L'étonnant, son mystère même, c'est qu'on ne la reconnaît pas lorsqu'on y est.

Manquant de tout, cette terre ne manque pas de force.  
D'une énorme force rouge, palpable,  
autant que la poussière et plus qu'elle accablante,  
qui monte de partout, des arbres et des hommes,  
de la cruelle innocence des jeux enfantins  
comme de l'imperturbable litanie des salutations.  
Force qui couche en nous toutes les herbes subtiles,  
brise les savants échafaudages,  
qui n'y laissera debout rien d'autre que la force,  
le désir et la peur.

Bien rares, ceux qui ont affriqué leur poésie à ce monde.  
C'est qu'il est, par nature, et davantage qu'aucun autre, poésie, passage immédiat des sensations  
à l'insensé.  
Comme l'Orient est contemplation et l'Occident action, l'Afrique est poésie, gerbe d'intuitions, de  
troubles, chocs et vertiges, qu'il est impossible et inutile de formaliser.  
A l'Afrique, rien à ajouter.  
Elle est tout poème, et rien que poème.  
Elle est pure poésie,  
poésie épique, poésie lyrique, poésie comique,  
poésie chromatique, poésie chorégraphique,  
poésie magique,  
poésie tragique.  
En d'autres contrées, la grande affaire est  
de s'affranchir de l'illusion cosmique.  
Rien de pareil ici.  
L'Afrique surenchérit sur ce mirage,  
elle en joue, danse avec, le féconde.  
Elle y croit,  
elle l'approuve, le chérit, le vénère et l'accroît.  
Ne cesse d'enrichir la source des forces  
et le trésor des formes.

Mais qu'elle est amère à aimer,  
cette terre violée,  
accablée sous tant de siècles méprisés,  
tant d'ancêtres insultés !

Et qui aura le front de l'aimer sans scrupule,  
ce continent moins noir  
qu'un monde qui le broie  
après l'avoir nié?

Les pieds dans un grand canari rempli de cauris,  
le mort a mis ses lunettes de soleil pour regarder  
sauter les seins des femmes saoules  
dansant face à son silence.  
Salves dans le commencement du soir, tirées vers un soleil albinos,  
pâle hostie sertie dans un ostensorio sale.  
Sanglé, le mort reçoit le salut et l'allégresse  
des siens.

On vient de la vive lumière,  
on passe en l'ancre de l'obscur.  
On ne voit plus rien.  
On a pénétré dans la chapelle du charlatan,  
dans la chambre des fétiches.  
L'œil ne voit rien. Puis il s'accommode.  
Le cerveau ne s'y fait pas, ne s'y fera pas  
Il n'y verra jamais rien.  
Rien d'autre que fatras,  
capharnaüm sorcier,  
foutriquaises africaines,  
Monceaux de cauris, de graines rancies,  
racines torsées, crânes et canaris brisés,  
mottes maflues,  
gravides tertres de terre  
hérissés de ferrailles barbelées, de fers-vautours,  
de frêles figures d'effroi dressé.  
Acres remugles des excréments de chiroptères.  
Fascinans et tremendum ici se réunissent.

"Mais que fais-je ici? Mais qu'ais-je à faire ici?  
Qu'ai-je à voir avec cette ténèbre ?"

On se cabre, on raisonne.

On a fréquenté l'université,  
étudié les deux saints Thomas,  
(celui qui ne pouvait croire sans voir  
et celui qui ne voulait croire sans comprendre),  
et le sobre Descartes.

Et voici qu'on prête l'oreille à un bougre de sorcier ventriloque alternant voix rogue et voix sifflante  
pour livrer un avenir rabâché, de sommaires recettes,  
des sorts, des sacrifices, des gris-gris de magie noire  
faits de colas et plumes blanches.

Voyons! Quand même!

Mais voici qu'on frissonne.

Et soudain, un instant, on donnerait bien  
toutes ses années d'université pour savoir,  
savoir ce qu'a pressenti ce frémissement .

Alors survient l'impression d'un sacrilège.

C'est ainsi que l'on est coincé.

Saisi par le sacré, son indissociable épaisseur,  
son indicible opacité.

Les masques sortent,  
ils sont sortis,  
Ils surgissent et courent, les masques,  
se répandent dans les étroites ruelles rouges.

Bruts golems de broussailles,  
monstres verts,  
fagots anthropomorphes,  
robots d'herbes, courroucés et féroces,  
Les masques sont lâchés dans la lumière du soir.

Claquent les fouets dans la poussière du soir,  
claquent, reclaquent, crépitent comme feu de brousse,  
et mordent et meurtrissent les chairs  
de ceux qui n'eurent pas assez de respect,  
de ceux qui n'eurent pas assez de peur  
pour détalier assez vite.  
Sifflent les fouets  
et vrombit la tournoyante rumeur du grand rhombe.

Le mort était un grand vieillard très vénéré.  
Craignez les masques, mortels couards!  
Redoutez la rancune des ancêtres sévères. Tremblez, hurlez, courez!

*Prière sur Bandiagara.*

J'agenouille ma parole,  
je l'agenouille devant ta haute falaise rouge,  
Bandiagara,  
devant ta falaise désertée,  
seulement parcourue, aux heures claires et sombres,  
par la clameur des spectres.

J'agenouille ma parole  
et je prie mon Dieu  
pour que les tiens ne soient pas morts,  
et je prie tes génies  
de bien vouloir nourrir le nôtre.  
Renonçant à mes bornes et mes craintes,  
j'honore ici les remuantes vérités de la nuit.  
J'honore le grand serpent nocturne  
qui ne léchera plus la face du hogon.

Les crânes des rois sorciers  
ont roulé dans l'ombre d'ocres cavernes  
où il est dangereux de les voir,  
plus encore de les invoquer.

J'en prends les risques, ancêtres frères,  
et vous saluerai jusqu'au plus âpre de vos mystères,  
jusqu'au plus rude de vos silences.

Gérard Barrière  
le 16 février 1993